

Hans Laufcan

Collection La Poésie inévitable

Elles nous fascinent car les erreurs de jeunesse font le sel de notre existence. Premiers risques, premières expériences, premiers échecs... elles évoquent un temps où tout semblait possible parce que rien ne paraissait interdit.

Elles sont des appels à l'extraordinaire, au fantastique et fondent une mémoire inextinguible, personnelle et secrète. Plus que tous nos autres souvenirs, elles s'accrochent à nos rêves et sont au bout du compte les meilleures guides dans le labyrinthe de notre errance quotidienne.

Les *Erreurs de jeunesse* de Hans Laufcan rassemblent la plupart de ses poèmes en prose. Certains sont fort anciens, tandis que d'autres ont été écrits avant-hier. Pour l'auteur, « on essaie tous de préserver un espace pour les hésitations, les erreurs, sans quoi nos journées seraient d'un ennui terrifiant. »

Après la série des Maximes contemporaines, Hans Laufcan nous invite à découvrir un autre aspect de son talent avec ce premier recueil de poèmes en prose.

ISSN : 1969-5977
ISBN : 978-2-917649-26-8

4,50 €



Livre unique

Collection La Poésie inévitable

Hans Laufcan

**ERREURS
DE JEUNESSE**



À Stéphane Mencini
pour les erreurs partagées
qui font l'éclat de la jeunesse.

« Le savoir, c'est le pouvoir et l'ignorance, c'est l'impuissance »
rappelle Renée Vivien. Il apparaît aussi qu'un savoir véritable répugne
au pouvoir et qu'une puissance excessive conduit à l'ignorance.

LE BOUC ÉMISSAIRE

Un être abject que l'on aimerait n'avoir jamais rencontré, voilà la cible du jour. Il est sans origines, du moins sait-il les cacher pour éviter qu'elles n'atténuent l'éclat de ses paillettes. Au physique, il est bonhomme, rond comme les pneus *Good year* de son 4 x 4. Il a toujours un mot pour rire, vicelard ou grivois, pour mieux rouler dans la farine les maigres moutons qui s'ennuient de l'aube au crépuscule et que divertit l'humour grossier de notre bouc.

Ce qui brille chez lui, en dehors de sa montre en or plaqué, c'est un orgueil qui est tel qu'il voudrait voir tout le monde se prosterner devant sa grandeur. Il n'est aucun exploit dont il ne se sente capable ; il se verrait bien marcher sur la lune ou peindre la Joconde. Quand il entrevoit la silhouette d'un concurrent qui pourrait lui faire un peu d'ombre, il manifeste une agressivité étourdissante, multiplie les injures et les avanies jusqu'à ce que ce rival disparaisse parmi la poussière.

Il n'aime pas la poésie, et encore moins la philosophie, la seule beauté qu'il apprécie est celle des jeunes femmes dans les magazines et dont il aime être accompagné car il connaît les hommes, notre bouc, il prend plaisir à voir luire en leurs yeux les aiguillons de la jalousie.

Sa morale se compte en devise monétaire, si le solde est positif, alors sa conscience est tranquille ; il place en bourse son capital, comme d'autres font des offrandes.

Son orgueil mêlé de crétinerie lui a ouvert les voies de la fortune : en raison même de sa bêtise, on ne s'est pas méfié de lui, et malgré

toutes ses erreurs, il n'a jamais renoncé. Depuis, il s'est créé autour de lui une cour d'êtres serviles et sans scrupules, prêts à toutes les fourberies, à toutes les trahisons pour entrer dans ses faveurs. Il a fait des plus habiles ses émissaires pour aller clamer sa gloire, parler de lui comme d'une idole ou d'un bouc émissaire, peu lui importe, l'important est qu'on chante son nom.

LE METTEUR EN SCÈNE

Hommage à Thomas Bernhard

Animé du seul désir de se faire mousser, le metteur en scène est l'éternel rebut du monde théâtral ; son abominable suffisance est à la limite du supportable. Il apparaît rarement *sur les planches*. Heureusement !

Son activité consiste à choisir une œuvre dramatique pour ensuite la massacrer, sans aucun regret. La plupart du temps, il s'en prend à des textes vieux de plusieurs siècles : la présence d'un auteur contemporain pourrait faire de l'ombre à son absence de talent et mettre au jour son incompetence. Pendant la période de soi-disant « travail sur le texte », celui-ci est l'objet d'un acharnement éhonté voué à sa destruction pure et simple ; chaque phrase permettant au metteur en scène d'étaler sur la place publique son extrême sottise et son cynisme exaspérant.

Son art combine le bavardage le plus insipide à la vénalité la plus infecte. Il passe son temps à déblatérer aux acteurs des propos tout bonnement insensés ou à exécuter des courbettes infâmes aux représentants apathiques d'un État au bord de l'inanition.

Ainsi, le metteur en scène fait partie de ces tartuffes modernes prêts à toute forme de destruction et à toute forme de servilité pour nourrir une ambition mercantile absolument malsaine, à la limite de la pathologie.

L'ADAPTATION

L'homme entre, inspecte l'intérieur de la chambre et ferme les volets. Bien entendu il a pris soin auparavant d'allumer les bougies, sans quoi il se serait retrouvé dans le noir et n'aurait pu réaliser tout ce qu'il avait projeté, ce qui l'aurait bien embêté. Sans hésiter il vide les meubles et regroupe les objets récoltés selon leur matière. Premier tas : tissu, second tas : papier, troisième tas : plastique, quatrième tas : verre, et cetera. Puis il s'en prend aux meubles qu'il démonte, les uns après les autres. Il est alors comme une machine ; la rigueur et la précision de ses gestes sont effrayantes ; sans doute fait-il partie de ces individus aux mains desquels rien n'échappe et dont le regard ne vacille jamais.

Ensuite, et pendant des mois, c'est le grand bricolage. Muni de scies, de marteaux, de rabots et de mille autres outils, il donne au bois d'autres formes, d'autres fonctions ; il tripote le verre et le fer de telle façon qu'ils deviennent de nouveaux objets. Des jours durant il s'acharne, s'évertue à bricoler sans arrêt, à bricoler le bois, mais aussi le papier.

Une nuit pourtant, il s'arrête. Il a terminé. Il a donné une autre forme à la chambre, il lui a donné *sa* forme.

Alors il en sort.

S'il ne trouve personne pour tourner vers lui ses projecteurs de lumière, il n'est aucun talent qui ne reste cloisonné dans son ombre pour toute demeure solitaire et silencieuse.

CENDRES

Tout démoli, il ne reste plus qu'un petit tas de cendres, prêtes à s'envoler et disparaître au moindre souffle du vent, à la moindre suffocation. Tout abîmé, tout démoli. En quête d'un refuge... – Sommeil ? ivresse ? Découragé, sans enthousiasme, triste et pâle comme l'aube d'un jour terne et sans saveur.

Son front s'abaisse, ses épaules fléchissent et ses genoux chancellent. Pour échapper à la noyade, il ne lui reste plus qu'à contracter tous ses muscles, à serrer les dents de toutes ses forces, à serrer les poings comme s'il pouvait s'agripper à la promesse évanescence d'un lendemain renouvelé.

– En garde ! Se tenir droit dedans ses cendres ! Ouvrir les yeux en grand vers l'horizon désert ! Faire bonne figure en attendant...

Dieu merci on ne rencontre pas souvent homme en si piètre posture. C'est pourtant lui qu'il va te falloir affronter. Quand tu te réjouiras d'une nouvelle conquête ou d'une soudaine friandise du destin, il prendra son air amer et soufflera : déjà vu, déjà fait, déjà goûté. Tout lui est devenu insipide. Il ne sait plus se réjouir celui qui baigne dedans ses cendres. Il ne sait plus sourire ni s'attendrir. Sa marionnette est brisée.

Il essaie parfois de tout reprendre, de tout refaire, mais plus rien ne va de soi, plus rien n'est acquis. Les regrets sont alors comme une tentation à laquelle il est difficile de résister, le conditionnel passé devient le temps dominant : il aurait voulu, il n'aurait pas dû... tout est perdu.

L'ARAIGNÉE

Seul. Seul dans ma cagoule, ma carapace. Au loin quelques araignées tissent leur toile. Rien ne viendra dévier le flot de mon silence où je ne vois plus que le miroir de moi, déformé, altéré, épuisé.

*

L'araignée tisse une fine et large toile où l'insecte vient s'empêtrer. L'araignée, la triste araignée, se met alors à sautiller sur sa belle toile, soudain elle est prise d'un excès d'allégresse et s'agite en une danse hystérique autour de sa proie. L'autre se débat, il a quelques soubresauts. Mais rien n'y fait, l'araignée jubile dans sa danse frénétique, et l'autre s'épuise. Bientôt elle l'accroche, le paralyse et le vide de sa substance. Rassasiée, elle retourne se tapir au coin de sa toile, dans l'attente qu'on tombe à nouveau dans son piège.

*

Comme lui je sens qu'on m'accapare, que mon travail me sépare, à jamais, de ma jeunesse, de mes vœux, de ma liberté d'être. Et comme elle je me repais du sang de mes victimes.

TRAGÉDIE ?

L'ACROBATE

Indécis, perplexe. Je suis sur un trapèze, agile, souple, j'accroche mes chevilles à la barre et me voilà la tête à l'envers. J'imagine en bas des enfants, des parents, des hommes, des femmes, mille regards qui m'entendent faire le clown dans le ciel, juste au-dessus d'un large filet. Et puis je lâche tout, je plonge pour glisser à toute allure et rebondir sur mon garde-fou.

LE CLOWN

Pâle, triste et sourd. Coincé dans mon trapèze, je ne sais plus quel côté accrocher pour éviter la chute vers le sol insensible de la piste. Le chapiteau est déserté et me voilà empêtré dans ce jeu que j'espérais si gai. Terrifié. Mes membres se figent. À bien y réfléchir, dans cet infime laps de temps, il est certain que je ne peux me fier ni au côté droit, ni au seul côté gauche de mon trapèze. Cette chute est inévitable, l'écartèlement est impossible, et je tombe lamentablement pour m'écraser dans le silence au centre de la piste.

LE CHEUR

Personne ? N'y a-t-il pas là quelque mensonge, quelque fourberie ? Est-il concevable qu'on ne puisse se fier à la régularité d'un quadrilatère ? Et il continue à faire son numéro mesquin, l'air affligé, les yeux rivés sur l'issue de secours, la voie de garage. On aperçoit presque le rire moqueur derrière la tête du clown qui gesticule entre les cordes, là-bas, tout en haut.

Et quand on le voit se précipiter l'air effrayé dans son filet pour rebondir en gloussant comme un imbécile, le public éclate, d'un rire unanime. Son ridicule est trop grand.

LE FRANÇAIS

(ET PARTICULIÈREMENT LE PARISIEN)

Hommage à Thomas Bernhard

À l'inverse des hirondelles de haute voltige, le Français (et particulièrement le Parisien) se distingue par sa balourdise et ses flatulences ; on ne le connaît vraiment qu'après avoir enduré ses redondances et supporté la pourriture de son for intérieur. Ces aspects de sa personnalité pourraient être tolérables mais le Français (et particulièrement le Parisien) fait preuve, en permanence, d'un manque criant d'à-propos et de bon goût et de bon sens. S'il se rend dans une de ces institutions culturelles affiliées à cet État particulièrement grossier et démagogue et mesquin et tout bonnement stupide, ce n'est pas parce qu'il est poussé par un goût quelconque, mais par une pulsion plus ou moins roublarde : plus tard, lorsqu'il sera avec ses soi-disant amis, il pourra alimenter une conversation navrante et échapper à l'ennui qui le ronge. Ces rencontres sont fréquentes ; l'ineptie et la fatuité y règnent, en maîtres absolus.

À l'inverse des hirondelles de haute voltige, le Français (et particulièrement le Parisien) est désespérant d'arrogance, dans tous ses mouvements. Si la phobie de la fatigue le conduit le plus souvent à rester assis ou couché, il marche quelquefois, mais toujours avec une attitude méprisante ; il est alors vêtu de façon plus ou moins grotesque tant il est patent qu'il prend les associations de couleurs les plus désastreuses pour les marques d'un grand raffinement. Ses paroles dénotent irrémédiablement une volonté de briller et d'écraser celui qui

se trouve en face de lui. Ses sourires ont toujours quelque chose de factice et ses larmes ne sont jamais sincères. Jusqu'à sa manière de dormir, il est un être ridicule et pourtant, orgueilleux. Somme toute le Français (et particulièrement le Parisien) est un être absolument répugnant.

La lecture nous apprend aussi à maîtriser nos émotions, elle nous conduit peu à peu à une forme de quiétude. En effet, lorsque l'excitation est trop forte, lorsqu'on est pris d'un accès de nervosité, il est inutile d'ouvrir un livre pour tenter de le lire : les mots sont morts.

LA LETTRE

Pour faire une lettre, plusieurs ingrédients doivent être rassemblés : il faut une table sur laquelle on puisse poser une feuille sur laquelle une plume glissera dans laquelle nos pensées vont se condenser. Et si l'on veut que l'union de ces quatre éléments aboutisse à une forme homogène, il faut aussi de l'humeur favorable. Ce dernier ingrédient est particulièrement difficile à capter ; cela tient à sa nature : il est immatériel et passe d'une personne à une autre sans que l'on sache jamais pourquoi. J'attends qu'il me visite et dès que je sens sa présence, je mobilise la table, la feuille et la plume.

Commence alors la fabrication de la lettre. Il lui faut d'abord un en-tête, un nom que j'installe en haut de la page. Cette inscription est déterminante : elle oriente tout ce que je vais écrire par la suite. L'évocation de ce nom fait apparaître devant moi un visage auquel je vais parler, que je vais m'efforcer de séduire ou, du moins, de divertir, c'est l'objectif de ma lettre. Je me retrouve ensuite face à l'épreuve que l'humeur favorable me permet de surmonter. Grâce à elle, les premières phrases vont se produire et se succéder d'elles-mêmes et simultanément, elles feront apparaître les différentes voies que je vais pouvoir suivre. Mon propre rôle se limitera au choix des chemins que prendra mon écriture et, après ce parcours, à un regard rétrospectif qui relèvera les infractions au code et la brutalité de certaines manœuvres que je recommencerai autant de fois qu'il le faudra afin que le voyage paraisse harmonieux. Quand ce divertissement sera terminé, j'apposerai mon nom au pied de la lettre, comme si j'étais à la fois le seul responsable et l'aboutissement de cette pérégrination. (À ce moment-là se manifestent deux caractéristiques de l'esprit

humain : d'une part un certain orgueil qui me conduit à affirmer que je suis la fin de cette fabrication et d'autre part, une grande malhonnêteté à prétendre que moi seul aie réalisé cet objet.) Ensuite, je lui donnerai du volume, de l'épaisseur, je plierai la feuille en trois ou quatre et l'insérerai dans une enveloppe sur laquelle j'inscrirai le nom de mon ami(e) et son adresse, sa place dans le monde. Enfin, je collerai un timbre multicolore qui viendra couronner l'objet.

Ainsi protégée, la lettre va pouvoir voyager, passer de main en main pour atteindre celles de son destinataire. Ce second voyage est un mystère : durant quelques jours, la lettre va se déplacer et il sera impossible de suivre sa trace. Elle naît dans un certain endroit, disparaît pendant quelque temps et réapparaît, comme par miracle, dans la petite boîte que tu as ingénieusement établie à l'extérieur de ton logis pour que la lettre puisse se reposer de son voyage avant de t'appartenir. Elle passera ainsi quelques heures dans ta mini salle d'attente où elle reprendra son souffle et tentera d'oublier toutes les mains sales qui l'ont manipulée ; elle veut te faire la meilleure impression possible. Toi, tu ne l'attends pas, tu sais seulement que de temps en temps des lettres viennent chercher refuge auprès de toi et, en bonnes messagères, te donner des nouvelles d'un être qui t'aime et pense à toi, même s'il ne te voit pas, même s'il ne te touche pas ; la lettre témoigne qu'avant de partir il a pris soin d'emmenner avec lui une idée de toi. Je sais que tu aimes les lettres, tu les accueilles avec bienveillance, tu les conserves précieusement, c'est à tes yeux que la lettre est la plus belle.

PATIENCE

À contre-courant des heures qui passent, je vois mes ronds de fumée qui s'envolent et se perdent dans l'air vicié de ma chambre. Au bout de quelques secondes, leur dissolution est totale et il me faut de nouveau mordre le filtre de ma blonde ; j'aspire, le tabac fusionne, crépite, et je relâche mon étreinte pour dessiner de nouveaux cercles volubiles.

À contre-courant des heures qui passent, un homme au regard morne s'allonge dans un champ de coton. Quelques instants il jouit de sentir son poids qui s'étale sur le sol et puis il écarquille les paupières pour se perdre dans l'infini azuré où se promènent quelques sombres corneilles.

À contre-courant des heures qui passent, j'entends se tordre les sourires emmagasinés en quelques jours ; je les regarde balbutier tous les refrains que je n'ai pas su retenir. Je tends l'oreille pour les saisir mais leur écho s'éloigne et disparaît à l'horizon du cendrier.

Et voilà ! En cinq minutes la cigarette a flambé et je replonge dans le courant des heures qui passent, je vais me lever, me laver, m'habiller, m'agiter dans le flot des turpitudes passagères.

STIGMATES

Chaque jour après m'être brossé les dents, je souris dans la glace avant d'enfiler mes souliers pour me lancer au-dehors où les arbres m'attendent. Viennent ensuite la fièvre des automobilistes, l'urgence des passants et les mystères d'un ciel qui se voile. Sur un banc j'aperçois un vieillard qui contemple sa montre.

Sur un banc j'aperçois une écharpe laissée là par une jeune fille étourdie. Un homme arrive, jette un regard furtif à droite, à gauche et saisit sans tarder la précieuse étoffe ; il hume un instant l'objet et puis il s'en va, plein d'allégresse. C'est alors qu'il adopte la démarche de l'antilope : il bondit, rebondit et se plonge dans un champ de muguet. Chaque jour je le vois disparaître.

Chaque jour je vois disparaître un peu de l'ombre des années passées. Mon sourire dans la glace est de plus en plus prononcé – cela fait bien longtemps qu'il a dépassé le cadre des oreilles... Et c'est non sans peine que je contemple ma grimace devenue grotesque. Mais j'ai toujours su resserrer les doigts de pieds et m'armer de courage.

J'ai toujours su m'armer de courage et courir au plus vite vers la cible jaune et bleue sur l'autre rive. Quand je longe la Seine, je rencontre souvent quelque homme à l'air endormi près de ses sandwiches, de ses canettes, et devant des bouchons qui dérivent à la surface du fleuve. Dès que l'un d'eux s'enfonce, le pêcheur sort de sa torpeur et ferre une jolie brème qui fera la joie du repas conjugal. Chaque jour je lui envoie mes tendres salutations.

Chaque jour je t'envoie mes plus tendres salutations, mais jamais elles ne t'atteignent, elles me reviennent sous la forme d'un triste écho qui a perdu toute saveur et que je regarde se dissoudre comme un rond de fumée.

LE TÉLÉVISEUR

Dans la plupart des foyers, il est le maître incontesté de la salle à manger ; il trône sur un meuble dressé à sa gloire. Son regard domine la pièce, jusque dans ses moindres recoins ; rien ne lui échappe, tout lui est asservi. Personne ne s'est insurgé, et il est devenu le monarque de la famille ; il impose à tous les habitants de la maison son rythme, ses horaires et même, il vient farfouiller dans leurs rêves en y infiltrant ses propres images du bonheur et de l'horreur. Il les martèle à coup de travelling de luxe, de panoramique de paix, de gros plan de confort et si l'on n'y résiste pas, le téléviseur téléguide nos émotions, nos goûts, nos actes, nos indignations ; il domestique notre révolte, ce satané despote. Pourtant, dès que le cyclope a fermé son œil, on voit comme il est balourd, banal, et si faible au fond : il suffirait de couper le fil qui le relie au pan de mur pour le faire taire.

À l'inverse de la radio qui ne fait que déverser le « flot de purin de la mélodie mondiale », ce grossier personnage attire mon visage et le frappe à coup d'images au point de le rendre lymphatique. Tout ce qu'il me donne à voir est rabattu, réchauffé, roublard, stupide, tordu, usurpé, veule et vil.

Cassons-lui la gueule à cet imbécile !

L'ORDINATEUR

Il est le fils du téléviseur. L'un et l'autre partagent une matière des plus grossières et un œil unique, sombre et rectangulaire, qui pénètre notre esprit au point qu'on lui dévoue son âme et son énergie. C'est l'objet grand et magique de la modernité qui ouvre tous les horizons et enfonce toutes les portes jusqu'alors verrouillées à triple-tour et gardées avec jalousie par d'insensibles policiers.

Il est aussi le plus grand des bandits manchots qui sait mieux qu'aucun autre s'emparer des trésors des bibliothèques, s'en prendre aux poches déjà maigres des artistes, ou encore ruiner les typographes et les dactylographes. Et ce ne sont là que ses premières victimes.

Ce cyclope possède deux membres reliés à son corps par de vulgaires fils de plastique, sur lesquels nos doigts s'agitent pour dialoguer avec lui et faire apparaître notre image, les traits de nos sourires, dans les reflets de sa pupille versicolore. Il a aussi une cervelle qui ressemble à une miniature de zone industrielle, avec synapses et mémoires dures, qui lui permette d'enregistrer absolument tous les secrets qu'on lui confie, sans même qu'on s'en aperçoive, et au bout du compte, il en sait davantage sur nous-mêmes que tous nos amis réunis.

Mais ce qui est extraordinaire, c'est qu'il communique en permanence avec ses pairs qui forment avec lui toute une société de processeurs et de plastiques qui donne un caractère de l'infini à ses expressions. C'est ainsi qu'il va au-delà de toutes nos ambitions. Le rêve qu'il nous ouvre est si vaste et si coloré que certains s'accrochent à lui comme d'autres à la nicotine ou à la caféine, et ne sauraient s'en priver sans

éprouver les douleurs du manque et les angoisses du sevrage. On n'y prend garde et peu à peu il est tout ce qui nous relie aux autres, au monde. Notre humanité se résume progressivement à une construction plastique animé d'un fil de fer où transite un courant alternatif.

C'est en plaçant de l'or avec ses mots que l'on fait de la phrase un trésor. Si je pare mon visage de bijoux argentés et mes oreilles de boucles délicates et mystérieuses, si j'orne mes doigts d'anneaux qui brillent davantage que le soleil, et mes poignets de bracelets plus vifs que tes yeux d'émeraude, si coule à mon cou une rivière de diamants versicolores, alors me voilà le plus fortuné des imbéciles !

DANS LE PARC

Les arbres s'élancent vers le ciel dans toute leur majesté, témoins silencieux d'amants qui batifolent, de landaus qui crissent sur le gravier et de quelques solitaires, venus tous ensemble contempler l'éternelle béatitude pour oublier un moment les guerres quotidiennes et retrouver un peu de la douce candeur de la nature.

Le soleil découpe les masses vertes en d'innombrables nuances ; une douce brise fait ondoyer les branches ; le paysage est comme une tendre caresse sur des plaies qu'il vaut mieux taire.

Un couple de canards glisse sur l'étang et creuse des trajectoires éphémères qui sont tout un spectacle qui amuse mères et enfants. Un fin tremblement recouvre cette surface où se dessinent parfois des cercles concentriques à l'invisible origine. Le pas des promeneurs qui errent sans véritable destination n'a rien de la frénésie qui habite les acheteurs du centre-ville. Ils sont au ralenti, comme les rares cyclistes qui ont abandonné les grands braquets dès lors qu'ils sont entrés dans ce lieu consacré à la détente et au repos de tous. J'y suis apaisé, protégé pour un temps par l'ombre des platanes qui bordent l'allée.

De l'autre côté un saule pleureur ondule majestueusement et caresse la surface tremblante de l'étang.

Au loin, un parterre de fleurs multicolores luit comme un trésor inaccessible.

Et là-haut, tout là-haut passent les nuages qui se décomposent inexorablement, et filtrent pour un temps l'éclat tout puissant du soleil de l'été.

LA MONTRE

Hommage à Francis Ponge

Par opposition à l'éponge qui, à force d'absorber l'eau et le vin, a perdu son intériorité, la montre est une entité mystérieuse dont on ne fait qu'effleurer la surface ; je ne peux ni ne dois pénétrer son intériorité, sous peine de la tuer ; elle me contraint à demeurer superficiel, elle me limite à l'apparence et reste ainsi imperturbable : rien ne vient déformer les cercles dessinés par ses aiguilles phosphorescentes ; les cercles et les cercles s'amoncellent les uns sur les autres, et réussissent, dans un parfait alignement, à sembler ne faire qu'un. Et cette foule de cercles superposés parvient à la double désignation : son œil d'aperture absolue me regarde si intensément qu'il m'appelle, m'interpelle et dans ses larmes s'écoulent tous les mécanismes de la ville : les rendez-vous galants, les ambitions guerrières, les réjouissances frivoles et les soucis récurrents. Elle m'appelle, et les intonations qu'elle donne à mon phonème le chargent de dénnotations infinies qui m'attachent aux sarcasmes de l'urbanité.

Comme tout le monde, il lui arrive de se reposer ; la nuit elle déploie ses belles jambes de cuir grenu. Mais dès l'aube, celles-ci encerclent mon poignet et je me retrouve prisonnier de sa double désignation. Je ne saurais me rappeler toutes mes tentatives d'évasion, je passe chaque jour quelques secondes à fomenter un nouveau projet de libération. Mais je suis toujours découragé dès que je l'aperçois car le regard de la montre ne vacille jamais, personne ne m'a jamais fixé avec une telle rigidité, personne n'a su faire preuve de tant de persévérance. Face à une telle force de la nature, il ne me reste qu'une seule alternative : la retraite. J'ai renoncé à lui imposer ma domination ; je

ne mesure plus mon regard au sien. Désormais, je sais que l'irréductibilité entoure mon poignet, je sais que quelque chose est là, près de moi, qui ne connaîtra jamais la défaillance, qui jamais ne renoncera. Je peux lui accorder ma confiance, me reposer sur elle, surtout s'il me prend l'envie de jouer au ping-pong ou de lire des pages chargées d'ombres. C'est mon enjeu matériel, ma position stratégique.

LE SOURIRE

Sous un igloo et sans souci, la bergère épluche ses pommes de terre. Quand elle a fini, elle les jette dans l'eau froide et les regarde se noyer. Et puis elle sort au frais et commence à danser la bourrée ; le sourire est sur ses lèvres et le soleil, dans le ciel.

Sous sa casquette et sans travail, le joueur de pétanque fait tourner sa boule entre ses doigts, les yeux rivés sur le cochonnet. Il baisse son bras droit, le relève, joue du poids de la boule et puis la lance à travers les airs. Elle fait presque un demi cercle et retombe, lourdement, juste à côté du cochonnet. Le joueur se redresse ; le sourire est sur ses lèvres et le soleil, dans le ciel.

Sous un tableau de Vélasquez et sans rigoler, le gardien encostumé du musée observe le flux des touristes et puis regarde sa montre : « Il est seize heures, les portes vont bientôt se refermer ! » Les touristes se précipitent vers la sortie : ils ont si peur qu'on les oublie, ils ont si peur de se retrouver prisonniers une nuit entière parmi toutes ces choses si étranges ! Dès qu'ils sont tous partis, le gardien quitte sa chaise. Il s'apprête à débaucher ; le sourire est sur ses lèvres et le soleil, dans le ciel.

Sous un nuage de fumée et sans me tourmenter, je m'assieds dans le train, wagon fumeur, côté fenêtre. Mes yeux se tournent vers l'extérieur : grisaille de gare. Et puis je sens quelques secousses et puis c'est le départ, le train m'emporte vers Paris ; le sourire est sur mes lèvres et le soleil, dans le ciel.

À la fin d'une journée de travail, on est épuisé, las des mille sollicitations, des mille humiliations auxquelles nous expose l'orgueil tout-puissant des uns et des autres. Il faut tout le noir d'une longue nuit pour raviver la lumière qui illumine chaque matin, et qui s'éteint à mesure que nos jours se consomment.

LA SOBRIÉTÉ

Le matin, la rue n'a pas encore été abîmée par les vesses et les crasses des voitures ; les trottoirs n'ont pas été piétinés, les fenêtres n'ont pas assisté aux querelles attristantes, aux attentes désolantes et autres énervements quotidiens. La rue est libre, disponible : grâce à quelques heures de repos dans le silence et l'obscurité, elle a retrouvé toute sa fraîcheur, toute sa bonne humeur. Elle est douce, gracieuse, favorable parce que l'on n'a pas encore abusé d'elle, adorable parce que tous ses membres, les feux, les fenêtres et les porches n'ont pas été excités par la foule avide des passants. La rue du matin est sobre ; tout son charme provient de cette retenue qui lui donne une allure printanière. Mais d'ici quelques heures, elle aura sombré dans l'ivresse de la circulation, des rendez-vous, de la consommation, des maris jaloux et de l'énumération...

C'est pourquoi je décide de quitter immédiatement l'immeuble pour une promenade entre ses bras... Je marche lentement, tranquillement, je jette quelques rapides coups d'œil dans les vitrines, je survole les perspectives de cette journée... Celles-ci sont fort réduites, et les vitrines se ressemblent toutes... Après quelques mètres de cette marche, j'échoue dans un ennui qui n'est tolérable que parce qu'il est matinal. Comme j'aimerais fermer les yeux sous un flot de paroles ou m'endormir sous une averse de grêle ! Et je poursuis mon chemin dans le silence de l'aube, tout se passe affreusement normalement ; la sobriété de cette journée la rendra semblable aux autres : mémorable et mécanique.

L'ÉTÉ

Sur un chemin de terre et plein d'angoisse, l'employé se promène et perd son temps. Elles sont si nombreuses, les tâches qu'il devrait accomplir ! Et il bat la campagne, à travers les fourrés, les bosquets, les champs et les prés ; il passe ses journées à spéculer sur les couleurs du prochain coucher de soleil... Mais c'est bientôt la fin de l'été, il va falloir retourner travailler ; l'horreur est dans ses yeux et ses rêves, sur la paille.

Sur sa moissonneuse batteuse et plein de courbatures, le paysan récolte les fruits de ses semences. Sa machine est grosse, laide et lourde, mais efficace : d'un côté, elle rassemble les germes de blé et de l'autre, elle écarte leurs tiges. Il ne suffit que de quelques longueurs pour en finir avec un champ et pourtant, il se sent fatigué et son mégot lui tombe des lèvres. En voulant le ramasser, notre pilote dégringole devant sa moisson battue ; il connaît alors un sort identique à celui du blé : sa tête se retrouve à droite, avec les germes, et ses membres, à gauche, avec les tiges ; l'horreur est dans ses yeux et ses rêves, sur la paille.

Sur son fauteuil en velours vert et plein de rêves pour les vacances à venir, le chauffeur de taxi ramène l'épicier dans son village. Celui-ci n'a pas l'air gai, il en a pourtant bien profité, lui, de la chaleur ! Après cent kilomètres dans le désert provincial, ils arrivent dans le bourg ; le chauffeur dépose l'épicier et puis repart vers sa banlieue... Après dix kilomètres, le voyant d'essence s'allume et après trente, c'est la panne. Aucune station, aucune auberge, pas même une maison à l'horizon, rien que des champs et quelques haies. Le pauvre chauffeur est désemparé ; l'horreur est dans ses yeux et ses rêves, sur la paille.

Sur un bateau gonflable et plein de coups de soleil, je dérive près de la plage. Il suffirait de peu de choses pour que l'horreur soit dans mes yeux et mes rêves, sur la paille.

LE CHIEN

Comme tous les matins aux alentours de neuf heures, je quittais ma chambre pour me rendre au café que je m'apprêtais à savourer. Je pensais bientôt jouir de sa chaleur que le temps domestiquerait : il deviendrait tiède, et puis je l'avalerais. Dans la rue je retrouvais la pâleur et la fraîcheur des matins d'automne. Mais ce jour-là, la rue était vide, aucune auto, aucun passant ; cela m'inquiétait ; je marchais de plus en plus vite, à la recherche d'une trace de vie. Je la rencontrai un peu plus loin, ce fut un chien. Comme ses semblables celui-ci ne parlait pas, mais son corps était si buriné et ses yeux, si expressifs que j'avais l'impression qu'il me racontait son passé, ses jours de faim, ses heures de rut, ses minutes de sommeil ; et puis il aboyait fort, si fort...

Il faudrait être un chien, un sale chien. Pas n'importe lequel, un chien de gouttière, un chien qui pue, un chien qui farfouille dans les poubelles, qui pisse n'importe où et fornique un peu partout. Il faudrait être un chien, un sale chien. Un chien abandonné, livré à lui-même et à la rue, un chien infect, prêt à se battre pour un bout de moelle ou pour une vieille tranche de porc. Un chien animé par ces deux seuls besoins : se nourrir et copuler. Il faudrait être un chien, un sale chien. Un chien pourri mais libre, un chien dont les excréments donnent de la puanteur à vos godasses, un chien dont les hurlements cassent vos oreilles et qui saute sur vous au moindre mouvement. Il faudrait être un chien, un sale chien.

Ses aboiements me firent peur... Soudain sur la droite une porte s'ouvrit et un concierge sortit pour déposer sur le trottoir le tas de poubelles des locataires. Pendant ces quelques secondes, le chien se

tut puis, lorsque l'homme fut rentré, l'animal se précipita sur les poubelles qu'il déchira avec une dextérité étonnante, sans se rendre compte que je passais tout près de lui vers mon café. Après ce chien, je ne vis plus aucun être ; la rue demeurait vide. Je marchais, et tout était changé ; j'avais beau avancer, je n'atteignais pas l'angle de ma rue où se trouvait mon café. Je me mis à courir, ma course dura une éternité et je n'arrivai pas au café. Un jour, j'interrompis cet insensé voyage ; je compris aussitôt que j'avais accompli une telle distance qu'il était devenu impossible de retourner dans mon foyer.

C'est parce qu'il nous berce dans un mouvement qui rappelle le flux et reflux des vagues sur le sable que le transport ferroviaire est si propice à l'imagination. Les paysages qui coulent à la fenêtre comme une rivière évoquent les perspectives infinies de l'océan et l'air comblé des vents marins.

LE CORTÈGE INDIGESTE

Lorsque la longue file des vieux amis s'installe et se déplace tout doucement sur une large route, elle se transforme en escargot : elle rampe et laisse échapper sur la chaussée sa propre bave, ses mégots éteints, ses vieux mouchoirs, ses mots doux et ses maudites solitudes. Les quatre ou cinq masques de tête ouvrent en grand leurs petits yeux et malaxent des boules de chewing-gum dans un mouvement qui rappelle celui de l'animal à la coquille.

À l'arrière les personnalités s'effilochent et laissent deviner tout l'ennui d'un centre-ville à la Toussaint. Et le cortège des amis perdus déambule, se redresse, se tortille, se relâche et repart de plus belle vers sa cible symbolique avec toujours cette démarche gauche et abrupte, sans rien quitter de la grisaille qui l'accompagne.

Autour, la ville se vide et s'éteint, elle se tait pour laisser crier l'immense limace qui n'en finit pas de se déhancher en hurlant des phrases minimales qui cimentent les visages des amis d'enfance.

Et le cortège indigeste progresse, inéluctablement ; il écrase devant lui tous mes petits échafaudages bien légitimes.

La ligue des vieux amis réapparaît quelque temps, elle porte dans ses bras des sacs, des chariots, des wagons, des paquebots qui sont tous pleins d'images communes et surannées. Tout cela fait grand bruit, je m'assourdis... Dans quelques jours les choses reprendront leurs justes places et le cortège disparaîtra dans le lointain.

LE WAGON

Plus encore que le jardin du Luxembourg, le wagon est un lieu rectangulaire et symétrique ; tout y est si lisse que l'on imagine aisément la règle qui en a tracé les lignes et les angles droits. Un long couloir le traverse, et de part et d'autre de cette perspective s'alignent deux rangs de banquettes silencieuses, les unes aux autres pareilles. Le sol et le plafond du wagon, extrêmement parallèles, sont d'une couleur douce, reposante, insignifiante ; sans doute pour ne pas heurter la sensibilité du voyageur épris de confort. Tout y est droit, régulier, répétitif et discret : fait pour qu'on l'ignore.

Mais de chaque côté, on a fait six grands trous, six gros hublots aux verres épais et vers lesquels on se tourne rapidement ; le mouvement que l'on y découvre contraste tellement avec le sérieux, l'austérité du wagon ! C'est tellement moins ennuyeux ! Nos yeux s'y précipitent pour voir courir les champs et les prés, courir les arbres et les pylônes, les lieux-dits et les bourgades, et pour jouir de ce que l'on supplante ces satanés autos. Tout cela est si plaisant que je pourrais rester le nez collé à la fenêtre éternellement, des heures durant, jusqu'à l'arrivée...

Deux hommes pénètrent brutalement dans mon wagon ; le dernier chope la tignasse de l'autre et lui arrache une touffe de cheveux. En hurlant, celui-ci se retourne et, après avoir pris son élan, il lance au rouquin un mauvais coup de poing qui le fait s'étaler sur le sol. Très vite il se relève, à son tour il jette sa main dans la mâchoire du brun qui laisse fuir quelques gouttes de sang sur sa chemise. Il semble que cela l'excite : il allonge à son partenaire une nouvelle manchette et après avoir saisi ses deux oreilles, il précipite son crâne sur son genou

gauche, ce qui fait jaillir le sang, encore. Le brun réagit et lui assène un coup entre les jambes et il hurle, il hurle ! Puis c'est le corps à corps, des coups de pieds, des coups de poings, comme s'il en grêlait. Ils s'unissent dans la violence. Leurs traits ne cessent de se décomposer et peu à peu, ils se ressemblent ; on ne distingue plus le roux du brun, leurs sangs se répandent sur tous leurs habits et finissent par s'y mélanger. Après quelques heures, ils s'effondrent, enlacés.

Alors mon regard comme celui des autres passagers se retourne vers la fenêtre et comme avant, je regarde défiler les champs et les prés, les arbres et les pylônes, les lieux-dits et les bourgades, je regarde se perdre la campagne.

LE SABLE

Il pose sa main sur la poignée, appuie, il pousse la porte, lève sa jambe droite et pose le pied sur le sol de la chambre. Brusquement celui-ci se soulève, les murs se mettent à rougir, le plafond, à jaunir ; il a juste le temps de pénétrer dans la pièce et de fermer la porte. À mesure que le plancher s'élève, il se liquéfie ; notre homme s'enfoncé... Il coule !

Si les navires ne coulent pas, c'est parce que leurs coques ont une forme concave. On peut y entasser des marchandises qui ne prendront pas l'humidité, si bien que bon nombre d'industriels joufflus les utilisent pour leurs « exportations ». C'est un fait.

Mais notre homme perdu dans son univers devenu liquide se fait bien du souci, il trépigne, se turlupine, aperçoit une lumière. Il nage entre les lits, se bat contre le courant des objets, serre les fesses, écarquille les paupières, exécute ses voisins, il serait prêt à tout pour parvenir à la lumière et retrouver la terre ferme. La terre.

Si la terre était plate, on en aurait vite fait le tour, il suffirait de faire un petit trou pour se retrouver à l'autre bout du monde.

Mais le monde pour lui n'existe plus. Il a beau hurler, pleurer, écarter les bras et se signer, se recroqueviller, se décroqueviller, se lamenter, se souvenir, tenter de se raffermir, il a beau me retenir, il se démantibule, il se disloque, il se déchire, se décompose, s'éparpille, et puis il s'évanouit. Il est devenu sable.

POUSSIÈRE

Blanc. Peu à peu le blanc se perce. Quelques taches noires perlent d'abord les rebords de la feuille et elle se déchire depuis son centre pour laisser place à une obscurité de plus en plus profonde. J'entends encore quelques enfants qui grondent, et puis leurs voix s'éloignent, elles me laissent seul, seul dans mon silence. Mon plaisir est sombre et paisible, aucun rire ne vient troubler ma sinistre mémoire. Toutes les larmes glissent sur mon visage, elles le caressent tout doucement. En de telles circonstances, les charmes de l'obscurité sont irrésistibles.

On se transforme, on ambitionne, on se câline, on se promène entre les bras viriles d'une ville agitée, on affectionne, on approuve et désapprouve, on erre. Et puis l'on reçoit cette petite pierre, elle paraissait si fine au départ, si fine, à peine perceptible, une poussière. Elle approche, virevolte avec allégresse entre nos deux oreilles et puis elle frappe, forte d'une énergie toute récente, en plein dans la pupille active. Et l'on se renverse, et l'on se fracasse le front sur les rebords d'un vieux trottoir.

Noir. Noir. Si l'on y regarde de plus près, c'est plutôt gris. J'entends quelques pas qui se rapprochent, un mot courtois et deux ou trois murmures viennent me rappeler l'artifice de ma gentille tristesse. Deux mastodontes empoignent mes aisselles et me voilà debout sur le côté. (Je garde les jambes raides, il fait si noir, je suis incapable de marcher ! Mais leur force est telle qu'il me faut plier les genoux.) Bientôt j'avance avec eux. Ils me conduisent au beau milieu de la chaussée et disparaissent. Je marche, et les voitures sifflent autour de moi.

L'HÔTE

En quelques heures, le silence s'est installé dans la maison et lorsque le propriétaire et son hôte pénètrent dans le vestibule, tout semble reposé, la commode, le plancher et les petits objets chéris.

En proie à la plus grande perturbation, les deux hommes avancent un peu plus loin dans la demeure du premier. Pour lui, c'est comme si tout avait été chamboulé par l'intrusion de cette nouvelle présence. Pourtant, il savait bien que cela finirait par arriver, il était bien conscient de l'effet que produiraient ses tableaux quand il les a suspendus ; c'est même en pensant à cette journée qu'il l'a fait, c'est pour cela qu'il s'est dispersé sur les murs par le biais des affiches, des aquarelles ou des fleurs séchées. Mais, l'autre l'indispose tellement qu'un jour ou l'autre il s'enfuit de son propre foyer, il s'échappe et le lui laisse : il sait bien qu'un jour il reviendra.

Pour le second, c'est une autre paire de manches : ces murs et ces meubles, il va falloir les domestiquer ! Il lance alors son regard aux quatre coins des quatre pièces et celui-ci se fait meurtrier, chaque objet devient la cible d'une cruelle attaque : les bibelots sont fusillés, les tableaux sont déchirés, les meubles sont torturés, les rideaux sont saccagés, les tapis sont dévastés, les journaux sont brûlés et les livres, pilonnés.

Quand son regard assassin a tout détruit, il décide de se reposer, il souffle un peu, s'assied sur ce qui reste du canapé ; ses jambes s'étendent, se délassent, ses paupières s'affaissent, son corps chancelle et puis il sombre dans le sommeil. À son réveil, tous les objets se sont

ligués contre lui ; ils forment un groupe si puissant qu'il ne peut plus leur tenir tête, et encore moins les affronter. Ils envahissent ses sensations, pénètrent dans son for intérieur ; le voilà contraint à la retraite ; il court à toute allure vers la porte ; quel soulagement dès qu'il l'a franchie ! L'air est si libre, si complaisant, on se sent si bien sous les nuages !

Alors le silence s'installe de nouveau dans la maison. L'hôte, qui n'était pas parti bien loin, rentre chez lui, à l'intérieur de son fort dans lequel il se sent si bien, dans lequel tout est à sa guise, à sa portée, à sa mesure, à son image.

LE LABYRINTHE

À l'instar des lanières de cuirs qui claquent au cou du cheval, les téléphones portables accélèrent le rythme de notre course, leurs sonneries frappent à nos oreilles pour nous rappeler les obligations quotidiennes. Et à l'insu de la foule indifférente, on y reçoit parfois de brèves expressions de nos chers complices.

À l'instar des fils électriques et téléphoniques qui accrochent les maisons du village les unes aux autres, nos regards tracent des lignes infinies qui se croisent de temps à autre en produisant des étincelles émotionnelles. Et à l'insu de la foule anonyme, le poète garde comme un trésor le souvenir de cette passante dont le regard enchanté un après-midi solitaire et sordide.

À l'instar du café sombre et voluptueux qui éveille nos rêveries à l'infini de son obscurité, je feuillette un livre, vieux d'une longue éternité, où se révèlent tous les mystères de nos existences contemporaines. Et à l'insu de la foule indifférente, cet ouvrage nourrit également mes ambitions les plus folles et mes fantasmes les plus débridés.

À l'instar des jeunes pousses d'herbes folles qui se développent en privant d'oxygène leurs congénères, ce concurrent cherche tout simplement à faire disparaître ses rivaux. À l'insu de tous, il nourrit une ambition d'une cruauté sans limite et bientôt, dans quelques mois, quelques années, il sera acclamé par le délire de la foule anonyme.

Le sentiment qu'on se perfectionne un peu chaque année adoucit nos pensées, mais il est fugace et apporte une bien maigre consolation à l'usure que fait le temps qui passe.

LE DÉPART EN RETRAITE

Dès que l'on sait que l'on va quitter ses amis, il est de coutume de les réunir pour une dernière soirée en leur compagnie. Ainsi, une certaine tradition veut que la veille de son mariage le futur marié réunisse ses camarades et passe avec eux son ultime nuit de célibataire. De la même manière, beaucoup plus tard, le couple mobilise les nouveaux amis qu'il a su s'attacher avant de partir pour la petite maison près de la mer où l'on va passer ses dernières années au repos et au soleil. Comme le repas de mariage, celui du départ en retraite est marqué par la fin, par la mort : à celle de la jeunesse et de la liberté correspond celle de la vie active, trépidante. Pourtant, dans les deux cas, on parle plutôt d'un début que d'une fin ; on a acquis assez de maturité pour ne plus être spontané, on réfléchit, avant de parler. La vraie mort, qui pointe son nez, on ne l'envisage jamais.

La soirée commence dans l'attente, il et elle sont en retard, comme toujours. Des petits groupes de conversation se forment, mais il y a quelque chose qui ne va pas, on est un peu tendu, étriqué, la parole ne coule pas. Rassurons-nous, dans quelques instants le vin viendra délier les langues et faire de tous ces petits groupes un ensemble homogène. Enfin ils arrivent, on passe à table. Se pose alors le problème de la répartition des places. Bien sûr ceux qui vont partir seront au centre, mais les autres ? Ils sont pris au dépourvu, tout va très vite, on ne choisit pas et l'on fait toujours des mécontents. On mange. Ce repas est comme tous les autres ; à mesure que l'on boit le vin, tout devient de plus en plus simple ; on papote et on papote en privilégiant tout ce qui est susceptible de faire rire. Celui qui connaît le plus de blagues devient, comme d'habitude, le maître de la soirée.

Comme j'ai un peu trop bu, mes gestes ont perdu de leur précision ; en voulant verser du vin à mon voisin, je heurte mon verre et l'alcool se répand sur la table et coule à mes cuisses. Immédiatement, je me lève pour aller chercher de l'eau, mais je trébuche et tombe. Sans connaissance. Lorsque je me réveille, je suis dans un lit et tout est blanc, les murs, les draps et la jeune femme qui vient m'expliquer pourquoi je suis là. Je ne la comprends pas, j'ai tout oublié. Amnésie. Tout cela me réjouit : j'étais à l'âge où il faut commencer à désapprendre ; sans aucun effort, je suis redevenu intact, sans influence. Désormais, il sera impossible de vivre dans le souvenir.

LA DISPARITION

Toutes les choses ont un terme, aucune ne résiste au souffle du temps. Il vient à bout des guerriers les plus vaillants, comme des objets les plus insignifiants ; les uns comme les autres sont voués à la disparition.

C'est avant tout le cas de l'allumette qui fait partie de ces êtres dont la vie se limite à quelques instants. Après l'explosion du soufre, sa flamme est indomptable, quelques secondes elle me captive, plus rien n'existe autour d'elle, tout se couvre de blanc. Ensuite elle s'affaiblit, peu à peu ; je la place face à ma cigarette, elle lui transmet son feu. Puis je souffle sur elle, elle s'éteint et disparaît au fond d'un cendrier.

On pourrait se réjouir de ce caractère éphémère de l'allumette car il nous permet d'user d'objets toujours neufs et lumineux, éternellement craquants et attrayants. Mais rien n'échappe à cet énorme rouleau compresseur, il est aussi le maître de la nature qui a choisi d'adopter un mouvement à son image. Ainsi, lorsque l'on entre dans l'automne, un voile de feuilles mortes se répand sur les choses qui deviennent rousses, brunes, grises et mélancoliques. Mais lentement, sournoisement, le froid infiltre les rues et les cours ; il est tellement plus fort que les vieilles feuilles ! Elles se décomposent et disparaissent au fond des jardins.

La force du temps est telle, son pouvoir est si incontesté, si arrogant que l'on ne rêve que d'une chose : lui échapper... Prenons la mer ! Quelques heures de voile suffisent pour voir la rive s'éloigner et pour se perdre dans des solitudes où tout est libre, où la course du vent ne

connaît pas d'obstacle. Mais un jour ou l'autre, à force de naviguer, on aperçoit l'autre côte, et à mesure que l'on glisse, celle-ci devient plus importante, plus prégnante, plus envahissante. On y retrouve des amis et l'on oublie la liberté que l'on a côtoyée, elle disparaît dans l'embrouillamini des souvenirs.

Longtemps, on se fait des illusions, on s'imagine pouvoir échapper à ces vagues de disparitions. Et puis, avec les ans, on finit par s'y faire ; on entre alors dans le jeu des promenades, on se laisse bercer par le ronron des morts successives, ça devient presque une musique.

Lorsque les clowns, les dompteurs, les acrobates, les crocodiles, les trapézistes, les lions et les tigres arrivent en ville, leurs autos bariolées traversent les rues pour annoncer bruyamment l'imminence du spectacle. Elles défilent quelques minutes et puis l'avenue redevient vide, déserte ; le cirque n'a plus qu'à disparaître au fond d'une autre province.

Et lorsque tu reçois ma lettre, tu jouis un petit moment de ma présence, elle étoffe ton quotidien... Rapidement tu l'oublies et je disparais au fond d'un vieux tiroir, dans un amas d'autres lettres.

L'ENCLUME

Jamais elle n'a vu le jour, sa couleur est résolument celle de l'intérieur : le noir.

Partout je la traîne avec moi, elle est si lourde qu'elle freine considérablement le rythme de mes pas, et je n'ai toujours pas trouvé les moyens de me défaire de ses liens. Depuis pas mal de temps je la frotte régulièrement au regard de mon voisin dont les coups sont si précis qu'à chaque rencontre il lui fait perdre un peu de sa masse. Ces égratignures qui me sont fort douloureuses laissent à chaque fois échapper quelques grammes de poudre. Si peu. J'ai même l'impression que lorsque je ferme les yeux l'enclume se régénère et qu'au matin elle a retrouvé tout son volume.

Bien que je compatisse à chacune de ces éraflures sans effet, je la présente aux feux de mon voisin dans l'espoir assez vain qu'un jour je ne la traînerai plus, qu'elle cessera de me poursuivre. Un jour je plongerai dans un désert où je nagerai parmi les palmiers, éberlué par tous les mirages, insensible aux vagues de souvenirs et débarrassé de cette sombre masse qui m'attache au sol et qui frémit dès qu'on la touche, la pauvre petite, l'adorable mijaurée !

Tout le monde s'aime et s'ème et s'émeut au son perfide de sa voix.

RITA

Longtemps, avec ses amies, ses semblables, elle est restée enfermée dans son bolide cartonné. Et puis un jour, à l'occasion d'un café, elle s'est échappée, elle est partie, vivre sa vraie vie... Il aura suffi d'un craquement de soufre pour qu'elle s'allume, s'éveille aux sens entre deux lèvres graciles...

Rita exprime alors toute sa puissance, elle brûle sa vie par les deux bouts. Elle n'est plus un simple cylindre de tabac engoncé dans un vulgaire tube de papier, elle est devenue, pour quelque temps, le centre d'une attention diffuse. Progressivement tout son corps s'enflamme, bientôt elle crépite et exprime une fumée évanescence, des volutes bleutées aux mouvements ondoyants.

Elle est alors l'objet d'un plaisir tout personnel. Personne ne partage avec moi les rêvasseries iconoclastes et polissonnes qu'elle occasionne. C'est sans doute pour cette raison que les psychos l'ont associée à l'onanisme si banal. La correspondance est rapide, elle dénote un désarroi bien légitime face à un plaisir qui ne se partage pas, qui a quelque chose d'antisocial.

C'est oublier que le destin de la cigarette est bien funeste. Quand elle a joui de tout son feu, quand elle a émané toute sa substance, elle dingue, dégringole, elle s'écrase, c'est comme un suicide qui se justifie puisqu'elle a connu tous les plaisirs de son existence. Elle n'est plus qu'un petit tronc tout rabougri, un cadavre parmi les cadavres, prêt à disparaître, *ready to die*.

De mon côté, mes lèvres doivent s'habituer à son absence, se réadapter à leur solitude, je ne peux plus m'enliser nonchalamment dans des rêves volubiles et voluptueux. Là encore, la cigarette a quelque chose de funeste, je le sais bien, tous ces rêves entament chaque jour ma propre flamme...

Mais, c'est humain, rien ne vaut une belle blonde, ou une belle brune, bien roulée, pour se décider, enfin, à se lancer dans la danse...

LE FER À REPASSER

Le fer à repasser est à la chemise ce que le vernis est au bois ; grâce à lui, elle devient douce, lisse, aérienne, parfaite. Pourtant, il a tout du butor : il est très lourd pour sa taille et il est habité en permanence par cette seule idée fixe : faire passer la chemise de l'état fripé à l'état soyeux. C'est son seul souci, sa seule excitation et finalement son seul plaisir.

À l'arrêt, sa face plane oblique légèrement vers le ciel, souriante, comme si elle l'appelait. Il attend que je décide de l'activer. À peine l'ai-je branché qu'il s'échauffe démesurément et devient très vite brûlant. Les marques de l'excitation sont chez lui particulières ; il ne sue pas, ne rougit pas, mais rejette sans arrêt des soupirs de vapeur. De loin, rien ne laisse supposer une telle ardeur, mais dès que l'on s'approche, on se rend compte que sa chaleur est contagieuse ; à ses pétulances vaporeuses se mêle la sueur de ma main droite.

La grossièreté du fer à repasser s'accorde fort bien avec la légèreté de la chemise. Face à lui, elle est passive, lascive, elle se laisse faire car les caresses du lourdaud l'excitent, elle aussi. À son contact, elle se tend, s'affine, tout en s'adoucissant ; elle sait bien que sa beauté est au prix de ce langoureux massage. De son côté, il n'a de cesse de se frotter à elle, de l'écraser de son poids jusqu'à ses parties les plus inaccessibles. Il fonce sur elle, ensemble ils frémissent.

Mais bientôt il doit la délaisser ; son désir à elle de retrouver sa douceur est assouvi. Elle est devenue belle, certes, mais ennuyeuse aussi ; il l'abandonne pour la laisser rayonner dans d'autres bras.

S'il est si libéral, c'est parce qu'il sait que dans quelques jours ils se retrouveront et se réchaufferont, de la même façon. Le reste n'a pas d'importance.

LA SOLITUDE

Ah la solitude ! La grande expression, le grandiloquent phonème qui parvient à rassembler presque toutes les voyelles existantes pour imposer son unité, sa force, et un certain charme. Solitude fait partie de ces quelques mots qui sont devenus pareils à des institutions ; elle inspire le respect parce qu'elle fait peur, parce qu'elle séduit ou qu'on ne la comprend pas ; toujours est-il qu'elle impressionne.

Quand on se trouve entre ses griffes, on se rend compte assez vite des dangers du laisser-aller et des risques du laxisme. Mais avec le temps, quand Solitude est devenue Habitude, c'est une amie et l'on peut s'amuser de tous les jeux qu'elle propose, comme le suivant, par exemple.

– Se retrouver vingt ans après, avec toujours cette fâcheuse tendance à se rouler des cigarettes et à se mastiquer des cacahuètes. Ensuite se rappeler ce jour d'été absolument instable, qui passait si souvent de la plus lourde pluie au plus violent soleil, et où je passais sans discontinuer des projets les plus vagues aux souvenirs les plus déformés. Puis, dès que la fatigue se fait sentir, s'arrêter, atterrir, se poser entre les fils du présent et se rassurer de leur simplicité, se délasser. Mais l'on finit toujours par se lasser de fils si futiles. Alors se replonger vingt ans auparavant, se voir tel un pantin articulé par un futur devenu irrémédiable depuis. Sourire, et se réjouir de ce que le futur aujourd'hui n'a presque rien d'inéluctable. Repartir, se retrouver vingt ans après, avec toujours son verre de jus d'orange, ses lunettes de soleil, et sa casquette, jusqu'à ce que l'on sente la fatigue.

LE RASOIR

Comme l'antilope, le rasoir évolue avec légèreté, rapidité, agilité et élégance ; comme elle, il galope avec allégresse sur mes joues pâles et désertiques. Cela dit, il se distingue par le fait qu'il agit sur l'espace qu'il parcourt, c'est en cela qu'il est rasoir : sans hésitation il dévaste les étendues de mon visage ; la moindre pousse, le moindre monticule n'échappent pas au tranchant de sa lame ; après son passage, tout est devenu lisse, poli, et surchauffé. Lors de ses razzias, ses principaux alliés sont l'eau et la mousse. Il est sans doute un des rares objets qui sache associer ces deux éléments contradictoires et jouer de leur combinaison avec autant d'habileté. Cette aptitude s'explique parce qu'il sait les séduire l'un comme l'autre avec force flatteries et flagorneries ; comme tous les tyrans, le rasoir fait mine de satisfaire tous les intérêts particuliers.

À l'arrêt, ce roi de la salle de bain trône au centre de son étui, placide, contemplatif ; sa force réside dans cette capacité à faire preuve dans l'action d'une agilité époustouflante et dans l'inaction, d'une inertie déconcertante. Mais qu'il soit au cœur de l'effort ou au plus profond de son sommeil, c'est toujours à sa belle qu'il songe ; au fond, il ne vit que pour la peau : il en raffole, elle est sa marotte, et cette passion est réciproque. Chacune de leurs rencontres leur permet, à elle, de retrouver sa douceur et à lui, d'exhiber force et dextérité. Ces retrouvailles sont toujours brèves, mais d'une intensité ! (À faire rougir le vieux savon qui se repose sur les bords du lavabo.) Jamais ils ne s'oublieront, ils s'aiment pour toujours, tout simplement parce qu'à force de se faire plaisir, ils sont devenus de vieux amants et ne peuvent plus imaginer leur vie l'un sans l'autre.

Le rasoir a beau trôner et faire le beau parmi les cotons-tiges, les brosses à dents et les boules Quies, ils sont tous au courant de cette dépendance, c'est pour cela qu'ils tolèrent sa toute-puissance.

LA LONGUE RUE

Elle est longue, droite, presque infinie ; on a beau marcher à toute allure, jamais on n'en voit le bout. Bien souvent, on dispose de fort peu de place pour avancer ; on n'ose pas se déporter d'un côté ou de l'autre, de peur de se frotter aux murs ou de se cogner aux voitures. Contraint de suivre une ligne, une perspective pour atteindre une extrémité que l'on ose à peine imaginer.

Pour être longue, la rue doit être aussi à peu près plate... Mais il y a toujours un arbre pour obstruer ma vue, m'empêcher d'apercevoir le but ! Sa platitude s'accompagne le plus souvent d'une monotonie des bâtiments qui la peuplent ; on en a vite fait le tour, de son originalité ! Quelques façades bétonnées protègent les bonnes familles de nos regards indiscrets et devant ces façades, à l'arrêt, les voitures ; celles-ci permettent aux bonnes familles de rester isolées, protégées, préservées, jusque dans leurs petits voyages. Ces machines sont la plus grande extravagance de la rue car elles diffèrent, toutes, selon leurs tailles, leurs couleurs, leurs formes...

Mais peut-on se divertir au spectacle des voitures ? Et puis à force de me narguer, elles deviennent énervantes : alors que je m'évertue à marcher, qu'avec acharnement j'accumule les longues enjambées, je sais bien que si je disposais de l'un de ces engins, la longue rue deviendrait si petite que je ne la remarquerais pas, elle n'existerait pas. La seule chose qui rend ces efforts supportables, c'est l'idée que je finirai par la dépasser et qu'alors je l'oublierai, mais qui sait ?

Quand je l'aurai traversée, peut-être que tout aura changé ; la rue, désormais derrière moi, s'évanouira ou brûlera comme un décor en carton-pâte et devant moi, peut-être, un océan apparaîtra dans lequel je pourrai plonger et me noyer, pourquoi pas ?

Quand j'en aurai fini avec cette rue, peut-être que je rencontrerai un ami disparu depuis longtemps ; nous irons dans un café, nous aurons tant de choses à nous raconter, tant de sourires à partager, sait-on jamais ?

Quand j'aurai franchi son dernier trottoir, peut-être que je serai exténué, je m'évanouirai et il faudra appeler les pompiers, les ambulanciers pour me conduire à l'hôpital et me réanimer, non ?

Quand j'aurai achevé ce parcours, peut-être que je finirai par rejoindre ma chambre et que je pourrai m'y reposer, mais des voleurs pourraient l'avoir visitée et emporté mon lit, mon évier, ma radio, mes vêtements et mon café ; j'en serais bien désappointé, qui sait ?

Quand la longue rue sera derrière moi, peut-être que je serai emporté par un flot de révoltés enragés et animés du seul désir de voir, de toucher le locataire de l'Élysée pour ensuite le zigouiller. Est-ce possible ?

LE SWING

Olé ! C'est parti, ça va swinguer ! Des champs de blé vont jaillir et l'on s'y enfoncera, à l'aveuglette ; nos pantoufles deviendront d'immenses moissonneuses ; elles s'acharneront quelques jours et les récoltes achevées, elles se transformeront... en catamaran, nous ferons le tour du monde, olé ! Ça va swinguer ! On finira par échapper aux longs silences, on fera des milliers de pirouettes sur l'herbe verte du terrain de foot ; on sautera, on gesticulera dans les tribunes, on escaladera les filets de but. Olé, ça va swinguer ! On naviguera dans un lit circulaire, on frémira entre les draps, on fera beaucoup d'esbroufé le long de l'édredon, deux chiffonniers ! Olé ! Olé.

Mais après ? Mais après cette extravagante fuite, on retournera vers les choses vraisemblables, tout notre « petit univers débile » viendra se reposer et recouvrir ce monde aux dimensions instables. Les joies et les peines retrouveront leurs premiers rôles. Tac au tac sur un circuit presque professionnel, avec une activité principale bien soutenue par trois loisirs bien agréables, tac au tac, tic tac d'une vie vraisemblable. Et l'on repense au swing, ah le swing ! C'est si bon de swinguer.

Olé ! Ça va swinguer, c'est reparti ! Ma cigarette se met à gigoter, elle s'anime, c'est une jolie jambe, c'est une jeune fille qui se trémousse et fait danser la piste. Tout près d'elle, le cendrier fait le disc-jockey : il impose son rythme, passe du rock à la techno, de la salsa au mambo, il est le maître des pauses. Olé, ça va swinguer ! Je vais gagner vingt centimètres, devenir un athlète, et le premier bellâtre venu, je l'arroserai d'eau de Cologne, il n'existera plus, olé ! Je vais me déguiser, me

caché dans un coin et penser à toi, mais personne ne le verra. Olé !
Ça swingue !

Et puis je fais mon show, seul au centre de la piste. Tout se réduit
aux cinq petites minutes de ce morceau des Who ou des Beatles, des
Pretenders ou des Red Hot Chili Peppers. Olé. Olé, olé, olé, olé !

Mais le soir, ils s'arrêtent. Le cendrier, la cigarette, le téléphone et la
radio ferment leurs gueules, et l'on se surprend à poser dans un cadre
bien fermé : en haut, les « lancinants silences » ; à gauche, tous les
petits coups dans le ventre ; en bas, une masse de projets démantibulés
et à droite, quelques caresses.

Olé !

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Dépôt légal : novembre 2010